

# Feu les vacances...

*Halim ZENATI*

**Halim ZENATI, photographe, passait ses "vacances" à "photographier (sa) ville sous toutes les coutures".  
Les intégristes en ont décidé autrement...**

**J**e n'ai jamais passé de vacances, au sens propre du terme, en Algérie, mon pays natal. Pourtant, bon an, mal an, j'y passais 3 à 6 mois étalés dans l'année. Le plus court séjour durait une semaine, le plus long deux mois. A chaque fois, le même scénario immuable se répétait : arrivée en début d'après-midi chez mes parents, je goûtais les joies familiales de l'enfant revenu au pays. En fin de journée, un petit tour dans le quartier pour serrer la main aux copains d'enfance avant de sacrifier au rituel du Hammam. Pour finir, une soirée autour du grand plateau familial.

Dès le lendemain, je disparaissais tous les jours, toute la journée au grand désespoir de ma mère qui espérait me faire goûter tous les plats que je ne risquais pas de manger en France. Ma famille ne me revoyait que le soir, les pieds en marmelade à force d'avoir marché, flanqué de mon matériel photographique. Mes parents me demandaient à chaque fois pourquoi je gâchais autant de temps et de fric pour photographier ma ville. C'était cela mes

vacances : photographier ma ville sous toutes les coutures. Dès le début des années 80, je savais que tout allait changer. Tous les signes d'un bouleversement général étaient mis en place et évoluaient doucement mais sûrement vers le point de rupture. Au fil des années, Alger change petit à petit : les mosquées débordent sur les rues, la pilosité envahit les visages, les voiles noirs grignotent petit à petit les blancs, une marque circulaire de la taille d'une pièce de un franc fait son apparition sur les fronts (preuve "évidente" d'une foi dévotionnelle).

## OCTOBRE 1988 : LA CHARNIERE ENTRE L'AVANT ET L'APRÈS

La presse explose : de 5 à 7 journaux, le nombre de journaux grimpe à 90 en deux ans. La quasi-totalité sont en langue française. Jusqu'à cette période-là, j'ai dû expliquer des centaines de fois ce que je faisais et pourquoi, pour vaincre la suspicion des gens devant l'appareil photo, symbole de l'image compromettante, de la preuve irréfutable et de cet ennemi : le

monde occidental.

Le zèle patriotique des gens ne considérait la photo qu'en terme d'image négative sur l'Algérie. Maintenant, les gens peuvent descendre dans la rue, revendiquer et manifester. Maintenant, je peux opérer tranquillement. Chaque jour, je suis dans la rue, en train de capter, d'enregistrer ces changements qui s'accélèrent. Belcourt, mon quartier natal se kaboulise, Bab El Oued s'iranise. Les exactions intégristes se font plus ouvertement et plus violemment.

Mars 1991, en plein ramadhan, les intégristes ne voient la culture qu'à travers la mosquée. Leitmotiv : "la Yadjouz" (le "péché"). J'assiste à un paradoxe typiquement algérien: Aït Menguellet, un chanteur kabyle engagé donne une série de 8 concerts à la Salle Atlas en face de la Mosquée de Bab El Oued. Chaque soir, 400 à 500 jeunes intégristes veulent interdire les concerts. Aït Menguellet a eu à faire avec la police, du temps de Boumédiène, pour cause de subversion. Il est protégé maintenant par ces mêmes policiers pour qu'il puisse

chanter.

Dans le même temps, les partisans du F.I.S. instaurent la soupe populaire (réplique des restos du cœur) pour les SDF et les démunis. Des marchés islamiques sont créés place du 1er Mai et sur le boulevard front de mer. La file d'attente des femmes est séparée de celle des hommes. Les prix sont souvent plus chers que ceux des marchés publics, mais c'est islamique, et servi par des mains "halal" (propre, selon le rituel musulman).

Au bout de deux mois de séjour, j'avais l'intime conviction que l'explosion se ferait dans les trois mois à venir. Rentré en France au mois d'Avril, je parlais de l'imminence de l'explosion à mes amis de la communauté algérienne : pour eux, je dramatisais.

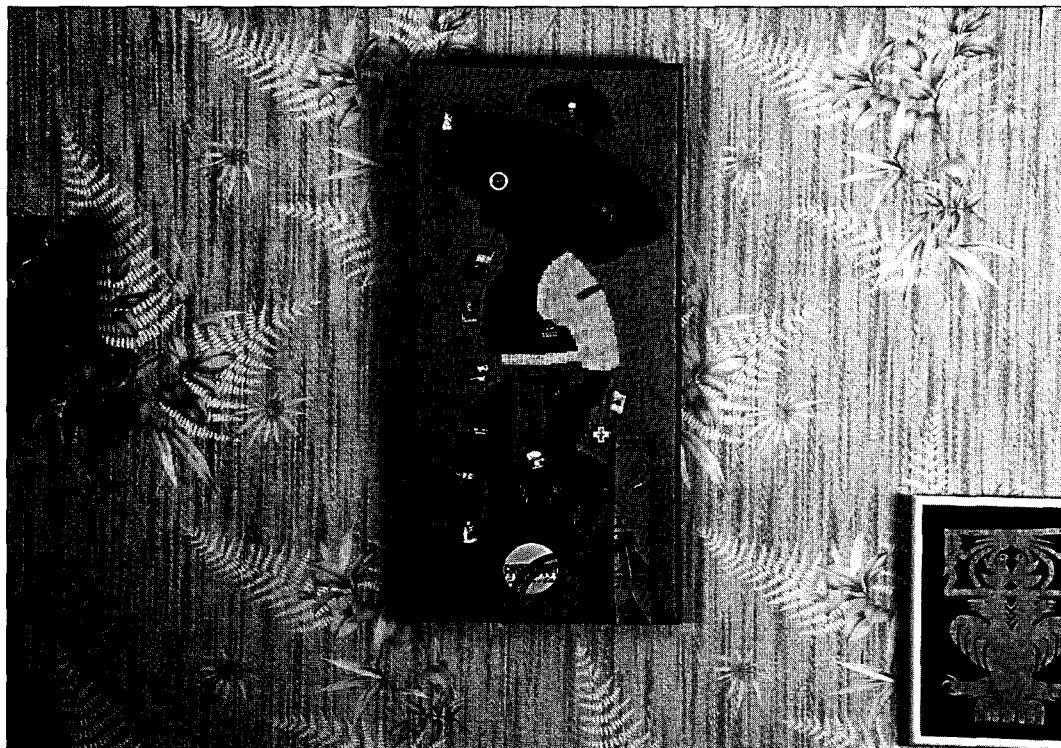
Début juin, l'explosion a lieu : état de siège, affrontements violents. Kader, mon ami photographe m'attend à l'aéroport ainsi que deux de mes frères. Toutes les rues menant à "Kaboul" Belcourt sont bouclées par les chars de l'armée. Personne ne passe. Il ne nous reste plus que le boulevard Belouizdad qui

mène du carrefour des Anassers à la place du 1er mai d'où est parti l'insurrection. C'est le seul boulevard qui est aux mains des jeunes et des intégristes. On n'a pas le choix. On s'y engouffre. Une heure pour faire trois kilomètres. Quatre barrages de pneus, de bois, de bric et de broc. A chaque barrage la voiture et le coffre sont fouillés. On parlemente, et finalement on passe. Dès mon arrivée à la maison, j'embrasse rapidement ma

tir : un photographe a déjà été battu à mort, et un autre kidnappé. Il veut me faire enfermer pour m'empêcher de sortir ; on en vient presque aux mains. Il baisse les bras, vaincu par mon obstination et ma détermination. Le boulevard Belouizdad est toujours entre les mains des jeunes. L'affrontement se situe à l'entrée de la place du 1er Mai. Les policiers mettront trois jours à le libérer. Une carcasse de camion brûle, et sert de boucliers aux jeunes.

mon appareil. Ils s'interposent et m'interdisent de continuer de photographier. Des gosses que j'ai vu naître et grandir. Ils ne connaissent pas la destination des photos. J'appelle les adultes à la rescouasse, ceux de ma génération, arguant du fait que j'en ai toujours fait et que tout le monde en a bénéficié. Finalement, ils donnent leur accord. Je continue à travailler mais le cœur n'y est plus : si mes propres amis d'enfance se méfient de moi...

départ, au détour d'une rue, j'aperçois un groupe de militaires encerclant la Mosquée "Kaboul", lance-roquette en position. Plus loin, une autre mosquée et le siège du FIS sont également encerclés. Je suis tellement tendu, l'œil en alerte, qu'à Lyon-Satolas, le douanier me repère et demande à fouiller mes bagages. Il a compris que je revenais d'Alger dès qu'il a vu mon sac photo. Je suis libre de m'en aller. Depuis, je ne suis plus retourné en Algérie, plus de vacances, plus de photos. Je ne pense pas y retourner tant que la situation restera la même. Même ma famille refuse que je vienne "faire un tour". Depuis, j'ai découvert un autre pays à investir photographiquement et affectivement, mais cela est une autre histoire. ■



famille, enlève mes fringues françaises facilement identifiables, et met à leur place les vêtements algériens de mes frères, qui sont plus conformes à la rue Algéroise. Sous 35°C de chaleur, je m'affuble d'un blouson fourré pour cacher mes appareils. Dix minutes après, je suis prêt à descendre dans la rue. Dans les poches, un foulard et une petite boîte remplie de vinaigre, remède efficace contre les fumées des lacrymogènes. C'était sans compter avec mon frère aîné, qui refuse de me laisser sor-

L'odeur entêtante du lacrymogène irrite les narines, la gorge et les yeux. Impossible de prendre des photos ouvertement : lynchage garanti.

#### L'ÉTAT DE SIEGE

L'état de siège commence, sur fond de grève des éboueurs. Les ordures s'entassent de plus en plus dans les rues, avec leur puanteur. Au cinquième jour, le FIS donne l'ordre de nettoyer les quartiers. Dans le mien, tous les jeunes s'y mettent. Je commence à mitrailler avec

Même si je sais que ce n'est pas moi qui suis mis en cause mais bien ma fonction de photographe : dans toutes les manifestations, les agents de la sécurité militaire se mêlaient à nous avec des appareils photos pour ficher les manifestants, et on ne pouvait moufter mot.

Chaque jour, on continue nos pérégrinations, tendus, l'œil en alerte. Sid Ahmed Ghazali est nommé premier ministre. S'ensuivent douze jours de tension extrême. Je craque, et décide de rentrer en France. Le matin de mon